



BERNARD-HENRI LÉVY MADE IN USA

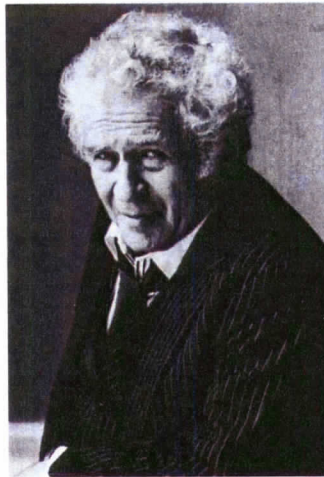


MARILYN

« Sur Marilyn, c'est bien simple : un livre à lire, un seul – celui de Joyce Carol Oates. Il y a Mailer et Oates. Il y a les notes éparpillées de Mailer et le portrait craché (vérité et fiction mêlées) de "Blonde", de Joyce Carol Oates. La folie de la mère... Les clichés de la gloire... La femme-enfant projetée, du jour au lendemain, sur les toboggans de la gloire qui exalte et qui tue... "Happy birthday Mister President..." Comme une pute, oui, traitée comme une pauvre petite pute par les messieurs du clan Kennedy... Guerre des mythes. Sur l'Olympe américain – qui n'a, pour le coup, plus rien à voir avec Rushmore – la guerre totale des demi-dieux. »

NORMAN MAILER

« Mailer ? Le patron. Oui, au sens où Paulhan disait de Braque qu'il était le "patron" de la peinture de son époque, Mailer est non seulement le maître des lettres américaines, le plus grand de leurs écrivains vivants, mais, à la lettre, oui, le modèle, l'étalon, presque l'inventeur de toute une part de l'Amérique contemporaine. Parfois, je me dis que Gilmore et Marilyn, Oswald et Muhammad Ali, John Kennedy, Castro lui-même n'ont existé que pour que Mailer en fasse des personnages de ses romans. Parfois, en l'écoutant, j'ai eu le sentiment que l'Amérique elle-même – celle, en tout cas, dont j'ai la nostalgie et dont le petit homme de la Maison-Blanche organise la démolition – est comme sortie d'un songe de l'auteur de Norman Mailer. »



RIO GRANDE

« "Est-ce le trafic qui fait la route ou la route qui fait le trafic", demande, dans le "Ulysse" de Joyce, Leopold Bloom à Stephen Dedalus ? Eh bien, autre version du même paradoxe dont je fais, dans ce livre, le principe de la décision de ne voyager que par la route : est-ce l'Amérique qui a fait le western ou le western qui a fait l'Amérique ? Lequel, du désert réel de l'Arizona et de celui que filme John Ford dans "Rio Grande", a inspiré et modelé l'autre ? Est-ce le réel, ou l'art, qui fait le mythe ? »



TOCQUEVILLE

« Tocqueville, aux Etats-Unis, c'est comme Rushmore. Comme "La Naissance d'une nation", de Griffith. Comme les westerns de Ford et de Hawks. C'est, au minimum, un miroir où ce peuple contemple depuis presque deux siècles l'image anticipée de ses vertus, de ses vices, des heureuses ou fâcheuses tentations qui le guettent, de sa naissance providentielle, de son destin. Et c'est, dans les collèges d'Austin et à la télévision, sur les lèvres de George W. Bush et sur celles de ses adversaires, au cœur de l'Amérique cultivée comme au bout de cet Interstate 94 où je trouve un policier qui renonce à me verbaliser quand il apprend que je m'intéresse à l'auteur de "De la démocratie en Amérique", son idole – c'est, partout donc, une référence, un leitmotiv, un bréviaire, un monument de papier et de mots et, au bout du compte, un élément à part entière de ce qui constitue le pays. Tocqueville ? Un mythe fondateur de l'Amérique. La constitution américaine ? Tocqueville. Pendant que nous en étions, nous, en France, à ruminer notre marxisme (ou notre maurrassisme) les Américains, eux, nous empruntaient Tocqueville, l'adoptaient, en faisaient l'un de leurs mythes. »